

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Marginal et conformiste
Désobéir de Claude Charron
Claude Charron, *Désobéir*, VLB Éditeur, 1983, 356 p.

Jean-Louis Major

Numéro 31, automne 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39974ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Major, J.-L. (1983). Compte rendu de [Marginal et conformiste : *Désobéir* de Claude Charron / Claude Charron, *Désobéir*, VLB Éditeur, 1983, 356 p.] *Lettres québécoises*, (31), 57–58.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1983

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Autobiographies

par Jean-Louis Major

Marginal et conformiste

Désobéir

de Claude Charron

Les politiciens, semble-t-il, n'écrivent que pour entrer en politique ou pour bien marquer qu'ils en sont sortis. Les aspirants premiers ministres se prêtent volontiers à l'ouvrage sensément de fond, qui prétend ajouter substance à l'image que projette la télévision, mais ce sont, du moins au Québec, leurs ministres qui s'adonnent aux Mémoires. Le recueil d'articles et de discours augmenterait le crédit du candidat à la prochaine élection (sans trop le compromettre); ce serait au contraire la carrière antérieure du mémorialiste qui assurerait la crédibilité de l'oeuvre (en un sens) posthume.

Les lecteurs se montrent plus sceptiques à l'endroit des livres pré-électoraux qu'à l'égard des promesses électorales, mais ils manifestent un intérêt étonnant pour les souvenirs des ci-devant de la démocratie. Et ils n'ont pas tort, sans avoir toujours raison. Si les politiciens n'ont produit aucune des grandes oeuvres de théorie politique, quelques-uns d'entre eux commirent des Mémoires aux qualités littéraires certaines: citons Churchill et De Gaulle pour effacer Nixon et Carter mais en n'oubliant pas que Pearson a tout de même laissé des Souvenirs empreints d'humour — ce qui est peut-être le ton le plus juste que puisse adopter un premier ministre canadien.

Au Québec, la lignée des premiers ministres, qui compte au moins un dramaturge et de nombreux journalistes, n'a encore produit aucun mémorialiste, et il est peu probable que les deux anciens journalistes qui s'affrontaient naguère à l'Assemblée nationale comme chefs du gouvernement et de l'Opposition nous livrent un jour leurs Mémoires. Par contre, le gouvernement de René Lévesque a déjà transformé deux de ses ministres en écrivains: Lise Payette l'an dernier, Claude Charron cette année.

C'est évident, Claude Charron se situe du côté de la sortie. Pourtant, la portée de son livre¹ demeure ambiguë. On voudrait n'être en présence que d'un livre comme n'importe quel autre, ce n'est pas possible: il y a trop de contradictions,

trop d'attaches, trop d'images encore proches.

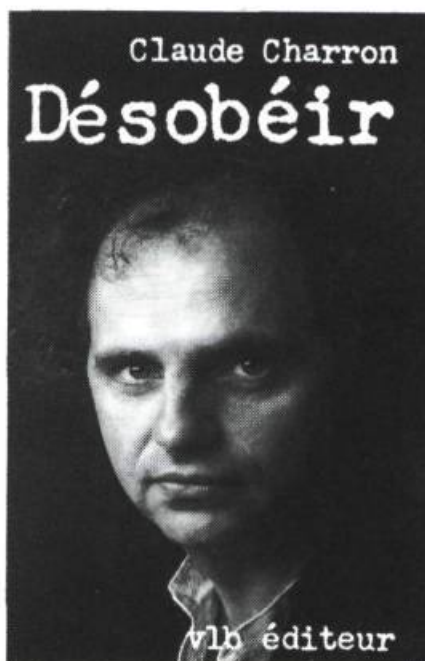
Dès la première page, qui évoque les premiers instants après sa sortie du magasin Eaton où il a été pris en flagrant délit de vol à l'étalage, Claude Charron se souvient avoir aperçu dans une vitrine de la promenade de la Place Ville-Marie un masque de caoutchouc qui le caricaturait. Pour quelques dollars n'importe qui peut devenir la caricature de Claude Charron. *Désobéir* serait une façon de se libérer de ce masque fabriqué par la politique. Mais en même temps on ne saurait nier, et Claude Charron le premier, que le livre doit sa fortune au personnage public.

L'auteur a tenu les manchettes, on le lit à l'affût du scandale, il est encore tout

près des luttes partisans, il publie avant même l'élection de son successeur à l'Assemblée nationale. Pourtant son livre n'a rien de scandaleux, il n'est même pas indiscret. Par son livre, Claude Charron voudrait se défaire de son personnage, mais il en a mené le lancement comme une campagne électorale. Avant même que le livre ne parût, on en discutait à l'émission «Noir sur blanc». Quelque temps après, déplaçant les canons littéraires du côté de la caisse (cagnotte ou tambour, au choix), une journaliste annonçait: «Un grand événement littéraire: trente mille exemplaires vendus.» Plutôt qu'aux critiques, *Désobéir* fut livré aux journalistes, qui y trouvèrent littérature à leur mesure: ils pouvaient en parler sans l'avoir lu.

Mais en fin de compte, qu'en est-il du livre? Comme Malraux à propos du *Journal intime*, il faut se demander: «Est-ce que cela *tiendrait* s'il s'agissait de Tartempion?» La réponse, sans hésitation, est oui. Il faut tout de même constater aussitôt qu'on ne lit pas *Désobéir* comme si c'était de Tartempion: on ne peut éviter de percevoir en ces pages et à travers leur auteur un peu du destin collectif qui nous menace. Claude Charron n'a-t-il pas porté pendant des années nos exigences et nos espoirs?

Il fut l'enfant choyé des dieux, ou du moins de l'électorat: député à vingt-trois ans, chevalier du groupe des cinq indépendantistes qui forma l'Opposition face au gouvernement Bourassa, ministre à trente ans, leader du gouvernement Lévesque, cinq fois élu dans le comté de Saint-Jacques. Il ne pouvait certes pas, comme Lise Payette, intituler son livre



Le pouvoir? Connais pas! Pourtant, s'il parle du pouvoir, c'est moins de son exercice que de sa perte.

Désobéir commence avec un retour aux premières heures après le geste qui causa la chute. Pure trace, manque, absence, trou de mémoire, blanc narratif, refoulé conscient ou inconscient, le geste lui-même ne sera ni raconté ni décrit. Il est pourtant le pôle ou, plus exactement, le pivot du livre. À partir de ce geste absent (au dire et donc à soi? à la responsabilité? à la culpabilité?) se déroulent deux temporalités: l'une qui suit la trame principale, celle des conséquences, s'attache au vécu de l'après-geste, jusqu'à la démission du Conseil des ministres d'abord, de l'Assemblée nationale ensuite; l'autre, qui est de l'ordre de la justification, remonte au 20 mai 1980, à la nuit de l'échec du référendum. À l'origine de chacune de ces durées se situe un événement — le vol à l'étalage, le référendum — non décrit, à peine nommé, auquel on ne renvoie que par allusion ou périphrase. Chaque durée devient une forme d'explication du geste fatidique. Le retour aux lendemains du 20 mai 1980 fournit l'explication politique: l'échec du référendum aurait entraîné un désenchantement, un désengagement à l'égard d'une Cause qu'on croyait immarcescible. Le vécu de l'après-geste révèle un désir de retrouver une authenticité que la politique aurait empêchée.

L'écriture autobiographique serait pour Claude Charron une façon de renouer avec soi, de reconstituer une réalité de soi, après une longue dualité (encore elle!) devenue une duplicité: d'une part le politicien, de l'autre le marginal par son ho-

mosexualité. Ce qu'il résume par une incertitude fondamentale (et par un solécisme): «j'ai vécu treize ans en élu de ce peuple, sans comprendre vraiment s'il me voulait semblable ou différent de lui.»

Le vol à l'étalage aurait été un sursaut de l'inconscient pour résoudre le dilemme politique et personnel. J'avoue n'être pas convaincu. Faut-il invoquer le destin d'un peuple et le sort d'un gouvernement pour justifier un vol à l'étalage? N'y aurait-il pas d'autre façon de parvenir à la décision de quitter la politique, que de chiper un veston dans un grand magasin?

Claude Charron évoque longuement ses hésitations et ses attermolements après que fut connu son délit, mais aussi ses manoeuvres pour demeurer à l'Assemblée nationale et même pour récupérer une place au Conseil des ministres. Il faut bel et bien une seconde inculpation (pour ivresse au volant) pour mettre fin à cette période d'indécision. On peut se demander alors si, plutôt que de vouloir précipiter une rupture, Claude Charron ne tentait pas, par son geste, de maintenir ou de porter encore plus loin la dualité où il s'était tout de même depuis longtemps installé. Le vol à l'étalage n'aurait été qu'une façon de préserver ou d'affirmer sa marginalité, alors même que, représentant de la collectivité, il incarnait d'une certaine façon la conformité. Son geste s'inscrirait ainsi dans le prolongement de tout un comportement qui aurait tendu à exacerber une dualité de plus en plus vécue comme duplicité: il n'y eut rupture que parce que le geste prit une autre signification en ayant d'autres témoins.

Je m'adonne à la psychologie de salon? Sans doute, mais j'estime plus juste de situer la responsabilité de ce côté que de déchirer ma carte de crédit. D'ailleurs avez-vous déjà essayé de déchirer une carte de crédit? Évidemment, mon interprétation ne peut que s'ajouter à de nombreuses autres, dont celle de Pierre Vadeboncoeur qui voit dans le geste de Claude Charron un événement dostoïevskien, et au verdict, plus froidement politique, de René Lévesque: «le crime n'était pas grave, il était ridicule».

Claude Charron n'a pas écrit des Mémoires ni même des Souvenirs; *Désobéir* est d'abord une apologie, non du politicien ou de ses actions mais de celui qui

par l'écriture voudrait naître. Et la réussite du livre tient à l'échec de l'apologie de l'auteur, qui n'en sort pas justifié mais présent: il ne raconte ni n'explique, il se dit. Le livre s'embarrasse peu du récit des événements publics, de leur trame et de leurs suites: il suppose qu'on les connaît. Sa perspective est constamment subjective. Seul importe le vécu à la suite des événements, l'attention se tourne entièrement du côté des trépidations intimes. Les «états d'âme», proscrits des délibérations ministérielles, occupent ici toute la place; les événements sont relégués en coulisses, comme dans une tragédie classique.

Le propos de se livrer à la réalité intérieure s'accompagne cependant d'une réflexion à tonalité lyrique. La phrase multiplie alors les épithètes ou s'encombre d'éléments qui en entravent le cours, à tel point qu'elle prend une allure saugrenue (comme chez un orateur qui a perdu le fil de son discours) ou en devient quasi incompréhensible. Ailleurs, l'indécision, la douleur, l'émotion, la sensibilité vive tendent la phrase et la galbent: la lecture épouse alors totalement, et même passionnément, l'aventure intérieure.

* * *

Il y a dans *Désobéir* un aveu effarant. Convoqué à son procès, Claude Charron rencontre le premier ministre pour lui remettre sa démission; face à son avenir, il se décrit: «je n'ai pas de métier, je n'ai pas d'expérience administrative, je ne sais rien faire d'autre que diriger des équipes et faire des discours.» C'est assez navrant comme description d'un politicien (ou d'un postulant à un emploi); pour reprendre un genre de comparaison qu'affectionne Claude Charron, cela ressemble étrangement à l'attitude que pourrait avoir un athlète professionnel vieillissant.

Après avoir lu *Désobéir*, on pourrait rassurer l'ancien ministre en lui disant qu'il a l'étoffe d'un écrivain, mais on serait encore dans le domaine de ce que Valéry appelle «les professions déliantes». *Désobéir* suscite au moins une certitude: Claude Charron n'est pas que cette caricature de caoutchouc dans une vitrine de la Place Ville-Marie. □

1. Claude Charron, *Désobéir*, VLB Éditeur, 1983, 356 p.

